

« Ça chatouille... » se dit Fusako, et elle ouvrit les yeux : un papillon de nuit volait autour du lit. Il faisait grand jour. Des rideaux qu'il y avait aux deux fenêtres, aucun n'avait été tiré correctement, et une lumière blanchâtre inondait la pièce tout entière. Le papillon tantôt se posait sur les cheveux de Fusako, tantôt effleurait ses paupières. Elle avait beau le chasser de la main, il revenait sans cesse auprès d'elle.

Elle se redressa dans son lit. Quelle heure pouvait-il bien être ? À en juger par la lumière, sans doute aux alentours de midi. Je suis devenue une vraie fainéante ! se dit Fusako. Depuis que son mari Junnosuke avait quitté leur domicile, c'était comme si sa propre vie était devenue semblable à celle d'une enfant sans personne pour veiller sur elle. Mais ça n'était pas désagréable comme sensation. Revenue à son point de départ, il lui semblait déceler au plus profond de cette paix une forme de légèreté à faire frétiller son cœur de joie.

Il n'y avait aucun bruit. Ni personne pour mettre le désordre dans la chambre, qui restait toujours rangée. Le large lit conservait seulement la chaleur de son corps, il s'imprégnait de son odeur seulement.

Les rideaux avaient beau être ouverts à moitié, les fenêtres et la porte étaient quant à elles bien fermées. S'en apercevant, Fusako se demanda d'où pouvait venir ce papillon de nuit. Il faisait battre ses ailes d'un brun clair, et s'obstinait à voleter tout autour du lit à un rythme rapide. En observant le mouvement de ce petit corps qui ne paraissait nullement se fatiguer, Fusako trouvait ça beau.

« Là ! Là ! Je suis là ! » Voilà ce que semblait s'évertuer à dire le papillon par son vol. « Là ! Là ! Hé ! Je suis vraiment là pourtant ! Là, maintenant, je suis là ! »

On aurait dit qu'il s'agissait d'un corps venu se glisser dans ce monde ci depuis l'extérieur. Il papillonnait majestueusement. Tout du moins, il ne pouvait s'agir que d'un corps appartenant à un monde où ni la logique ni les lois de ce monde ci que connaissait Fusako ne s'appliquaient.

« Viens ! »

Elle avait dit cela par jeu. Pas un instant elle n'avait imaginé que le papillon allait s'approcher en voletant, et se maintenir à hauteur de ses yeux.

Lentement, très lentement, elle tendit la paume de sa main. Le papillon de nuit se posa sur son majeur – elle sentit distinctement ses pattes aussi fines que des fils lui agripper la peau –, comme s'il prenait la pose il laissa s'écouler un court instant, puis, soudain, il s'envola. Fusako qui avait retenu son souffle expira enfin.

« Tu m'as fait peur ! J'ai cru que tu comprenais ce que je disais ! » chuchota-t-elle, moins à destination du papillon, qu'en guise d'excuse pour son propre comportement enfantin. Le papillon parcourait l'air joyeusement. « Là ! Là ! Je suis là ! Regarde ! Regarde ! Regarde moi ! »

À ce moment-là, Fusako n'avait pas encore réalisé que ce jour allait être un de ces fameux jours.

Ce n'est qu'après avoir pris son petit déjeuner, alors qu'elle parcourait le journal pendant que la machine à laver tournait, qu'elle le comprit. La sonnette de la porte d'entrée retentit et lorsqu'elle alla voir qui c'était, se tenait là une grosse femme, tannée par le soleil, et à qui il était difficile de donner un âge : elle avait dépassé la quarantaine, sans être très vieille pour autant. Elle tenait à la main un sac en plastique contenant une plante verte.

« Allez ! Achetez-la moi, madame ! »

À peine avait-elle aperçu Fusako, qu'elle lui avait dit cela, et à sa voix comme à son visage on aurait dit qu'elle allait se mettre à pleurer. Dans le même temps, elle avait soulevé le sac qu'elle tenait pour le lui montrer. Cela avait beau être un sac en plastique, il était blanc, et non transparent, et si l'on pouvait deviner qu'il s'agissait d'une plante, on ne pouvait pas voir son contenu.

« Je fais du porte-à-porte pour vendre des plantes. Je viens du département d'Ibaraki. Celle-ci se couvre de fruits rouges en automne, c'est joli. Allez, prenez-la moi ! », dit-elle à toute vitesse.

Elle parlait sans s'arrêter, et avait l'air pressé, sans qu'on sache pourquoi.

« À chaque fois que j'achète une plante, elle meurt, alors... »

Fusako n'aimait pas les colporteurs. Elle pensait être claire et refuser catégoriquement, elle se retrouvait toujours avec quelque chose qu'elle ne voulait pas sur les bras. À chaque fois qu'elle finissait par se faire avoir comme ça, son mari Junnosuke, qui l'a quittée, avait pitié d'elle. Il ne lui faisait pas de reproche, il ne la grondait pas, il avait juste pitié d'elle. Et il lui disait : « Si tu l'achetais parce que tu es indécise, j'aurais des raisons de te gronder, mais dans ton cas, tu finis par l'acheter parce que tu es naïve, et ça on n'y peut rien, non ? Ma pauvre ! »

« Ne dites pas ça, et achetez-la moi ! » dit la femme, et, forçant Fusako à attraper le sac qu'elle lui tendait, elle regarda derrière elle, où il n'y avait personne, et lâcha :

« Mon mari va finir par arriver ! »

Baissant la voix, elle continua : « Si je n'en vends pas, il me bat. Ah ! Ça fait mal ! Il me fait peur... » Et comme si elle venait de se faire battre à l'instant, elle fit une grimace.

« Je vous la fais à 5000 yen. Allez ! Achetez-la moi ! »

Le ciel était bleu. Fusako soupira.

« C'est bon. Je vous la prends. »

Elle n'avait pas la force de poursuivre cette conversation. Au moins, cette femme cesserait de lui parler de son « mari ».

Elle rentra chez elle un instant pour aller prendre son porte-monnaie. Si Junnosuke la voyait, est-ce qu'il se dirait qu'il a eu raison de quitter une femme comme elle ? À cette pensée, sa poitrine grinça. Cet homme qui était toujours son mari selon l'état-civil, elle l'aimait encore, c'était certain. Fusako l'avait connu à l'occasion des obsèques de son père. Elle n'était alors qu'une étudiante, et avec sa mère complètement désemparée, à elles deux elles n'auraient pas été capables de s'occuper de quoi que ce soit convenablement pour le dernier voyage de son père, de la chambre d'hôpital à la morgue, puis la maison, la salle des pompes funèbres, et du crématorium au cimetière. Junnosuke était un employé de la compagnie où travaillait son père, ils étaient venus à plusieurs, et il s'était occupé du moindre détail. Par la suite aussi, il avait été de bon conseil en tout, et finalement les choses s'étaient faites. Junnosuke était un homme franc, et c'était justement ce que Fusako avait trouvé attirant chez lui, mais maintenant que près de vingt ans s'étaient écoulés depuis leur mariage, dans sa franchise il ne lui avait pas caché qu'il s'était épris d'une autre femme, et il avait quitté la maison pour ne plus y revenir.

Fusako tendit l'argent, et elle demanda à la femme : « Tous les combien faut-il que je l'arrose ? Vaut-il mieux que je la place au soleil ? Ou bien est-ce une plante qui préfère l'ombre ?

– Vous en faites pas trop, ça ira. répondit la femme.

En tout cas, vous êtes quelqu'un de bien, madame ! »

Fusako fronça les sourcils : elle venait de s'apercevoir qu'il manquait plusieurs dents de devant à la femme. Cela donnait un air encore plus affreux à son visage, dont il était déjà difficile de dire qu'il était beau.

« Moi aussi autrefois, je menais une vie comme la vôtre. Ça peut paraître difficile à croire, mais bon. »

Une fois son argent reçu, la femme était devenue plus volubile. Elle parlait toujours aussi vite, mais plus rien dans son expression ne laissait penser qu'elle était effrayée.

« Vous avez bu de l'alcool hier soir, non ? Du vin ! Un chablis, ou quelque chose comme ça. Je sens ce genre de choses, moi ! »

Tout d'abord, Fusako ne supportait pas l'alcool.

« Et puis, vous avez un chat, hein ? Enfin, quand je dis un chat, je parle pas d'un vrai, mais d'un chat en peluche. Parce qu'une peluche, ça demande pas qu'on s'en occupe. Pas besoin de lui donner de l'eau ! »

La femme rit d'une voix forte. Elle parlait sans réfléchir. N'importe qui se serait dit la même chose.

« C'est sûr, quand on a pas d'enfant, c'est triste. Moi j'en ai eu trois. Mais c'est pas parce que c'est triste qu'il faut faire venir des hommes chez soi en pleine journée pour autant, pas vrai ? »

Face à ce flot de paroles inattendues, Fusako recula, et elle sentit ses jambes fléchir. Elle ne parvenait pas à détacher ses yeux des lèvres de la femme. Le soleil de plein midi illuminait le paisible quartier résidentiel. Fusako n'élevait pas de chat en peluche, et elle ne faisait pas venir d'hommes chez elle non plus.

« Enfin, on n'y peut rien ! Nous autres les femmes nous avons nos passions ! Si tous les jours on devait se contenter de porter de jolis habits et de peler des carottes, on s'en sortirait pas ! Je sais ce que vous ressentez, moi, madame. »

Ah ! Aujourd'hui, c'était un de ces fameux jours ! Au creux de son effroi, Fusako en eut la ferme conviction. Sans quoi, elle n'aurait pas été là à se faire insulter par une femme qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam.

Fusako ne savait rien de précis sur ces fameux jours. Elle savait juste d'expérience que des jours comme ça existaient. Ces jours où rien n'allait comme il le fallait, où tout semblait pouvoir arriver sans que cela paraisse étrange. Ces jours où le monde se tordait et se déformait d'une drôle de manière, et où, face à cela, on ne pouvait rien faire d'autre que rester stupéfait, cloué sur place.

De ce qu'en croyait Fusako, il était préférable ces jours là de ne rien faire, et de rester tranquillement chez soi, mais malheureusement elle avait deux rendez-vous ce jour là. Un rendez-vous avec l'avocat de Junnosuke, qui allait arriver incessamment sous peu, et, afin d'oublier cet événement – car elle aurait le cafard, c'était sûr –, un dîner avec sa belle-sœur Haruka.

« Il fallait que ça tombe un jour comme ça... »

Fusako fit une grimace, elle posa sa tasse à café dans l'évier et la lava. Son envie de lire la suite du journal avait disparu depuis longtemps. Faute d'un meilleur endroit pour le moment, elle déposa la plante qu'elle venait d'acheter sur le plancher du salon, dans un coin bien exposé au soleil. On aurait dit que les feuilles d'un vert profond tirant vers le noir étaient sorties d'elles-mêmes du sac comme en s'ébrouant lourdement.

La première fois que Fusako s'était aperçue de l'existence de jours comme ceux là, c'était quand elle était à l'école primaire. Tandis qu'elle s'amusait dans la cour de l'école, un homme qui portait un pardessus marron s'était approché. Tout autour, il y avait beaucoup d'autres enfants. Certains jouaient à la balle au chasseur, d'autres grimpaient sur les jeux pour enfants, d'autres encore ne faisaient que se tenir là à bavarder. Fusako était à côté des barres parallèles. Avec deux ou trois autres filles, elles s'amusaient dessus à tour de rôle. C'était une belle journée, sans vent. L'homme se dirigea tout droit vers elle. Les cris de joie et les rires, le crissement des balançoires, le bruit de la balle qu'on attrape, les voix des garçons qui braillent les uns contre les autres...

« Tu es douée aux barres parallèles ! » avait dit l'homme.

Sur son visage se dessinait un sourire enjôleur. Sa barbe de plusieurs jours était parsemée de poils blancs, et ses cheveux noirs avaient un aspect grasseyé.

Plusieurs amies de Fusako se trouvaient là, juste à côté. L'une d'entre elles aurait très bien pu demander : « Qu'est-ce qu'il y a, Fusa-chan ? C'est qui ce monsieur ? » Mais il n'y eut personne pour dire quoi que ce soit. C'était vraiment comme si l'homme n'était pas là, ou bien comme si il était là, mais que seule Fusako pouvait le voir.

« Tu veux venir avec moi ? »

L'homme avait dit cela en la regardant droit dans les yeux, et il avait tendu la main. Si elle avait été sur le point de saisir cette main, c'était parce qu'il lui avait semblé qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Ça ne ressemblait pas à un kidnapping. Ça n'avait rien d'inquiétant, ni de violent, c'était juste comme si cet homme cherchait à l'aider en l'emmenant au loin. Quelque part, ailleurs qu'ici. Et ça lui avait paru normal. Plus encore que normal, ça lui avait même semblé nécessaire. Les cris de joie et les rires, le tumulte de la cour de l'école, tout était devenu lointain. Elle avait beau les entendre, c'était comme si rien de tout cela ne la concernait plus, comme si ces sons lui parvenaient d'un autre monde. L'univers avait disparu, et il ne restait plus qu'elle et cet homme. Et c'est pour cela qu'elle devait le suivre, voilà ce qu'elle s'était dit.

« Tu n'as pas envie, c'est ça ? »

L'homme émit un faible rire et il retira sa main, et alors Fusako fut comme désespérée. Comme lorsque l'on rate un train, ou que l'on a commis une faute irréparable, c'était ce genre de tristesse là. « Ça ne fait rien, ne t'en fais pas. » dit l'homme, et il s'en alla d'un pas lent en direction du grand portail. Fusako eut envie de le rattraper. Elle se sentait aussi misérable que si on l'avait abandonnée, elle s'en voulait d'avoir déçu cet homme. Il n'y avait plus qu'elle et lui dans ce monde, pourtant !

« C'était qui, Fusa-chan ? »

Quand une amie lui posa cette question, Fusako fut saisie d'épouvante. En réalisant que l'homme était réel, que n'importe qui pouvait le voir, elle comprit enfin, et la terreur l'engloutit de sa bouche immense.

L'homme ne réapparut jamais. Mais Fusako savait. Ce jour là, il s'en était fallu de peu pour qu'elle le suive. Il s'en était fallu d'un rien. Ce monde-ci n'est pas le seul monde, ses frontières sont plus indécises qu'on ne le pense, et il est même des jours, aussi rares soient-ils, où tout se mêle et où l'on glisse et chute irrémédiablement.

C'était la deuxième fois qu'elle rencontrait l'avocat. Il s'appelait Fukagawa, il était jeune, mais malgré son jeune âge, c'était un homme apathique et morne. Son teint était blafard et ses doigts étrangement longs répugnaient à Fusako. De ces longs doigts, il ne cessait d'empiler les papiers sur

la table pour les étaler aussitôt. Mais à quoi avait donc pensé Junnosuke en embauchant un homme pareil ? Exaspérée, Fusako observait l'avocat qui lui faisait face. Il avait apporté son propre thé dans une bouteille en plastique. Il était bien conscient qu'elle n'avait aucune intention de lui servir quoi que ce soit.

« Pardonnez mes manières. » dit-il, et il se mit à boire du thé directement à la bouteille. Il n'y avait rien de nouveau dans ce qu'il disait. En d'autres termes, votre mari souhaite divorcer. Il souhaite parvenir à un accord à l'amiable. Pour la raison que les torts sont partagés. Il dit qu'il ne veut pas conserver la maison. Pour ce qui est des avoirs bancaires, il souhaite les diviser de manière équitable. Je n'ai pas l'autorisation de vous dire où votre mari se trouve.

Fusako n'écoutait pas. Elle observait les cheveux de l'avocat – ils avaient été taillés courts à la tondeuse –, la peau de son crâne qui apparaissait au travers, le col et l'extrémité des manches de sa chemise à rayures, ses yeux qui remuaient sans arrêt, ses lèvres desséchées et pâles. C'était le même discours que celui entendu la fois précédente, et puis, elle n'avait pas l'intention de divorcer.

« Monsieur Fukagawa dit-elle, profitant d'une pause dans le laïus de l'avocat.

– Oui ? » répondit-il d'une voix étrangement calme, et il croisa ses fameux doigts longs et fins sur la table. À cet instant, derrière lui, la plante émit un frémissement en s'agitant. Ou plutôt, elle eut un mouvement comme si elle tremblait. C'était la plante qu'elle avait achetée à la femme qui faisait du porte-à-porte, celle qui se couvrait de fruits rouges à l'automne. Le regard de Fusako traversa l'avocat, et fut inexorablement attiré. L'air conditionné fonctionnait dans la pièce, et les fenêtres étaient fermées hermétiquement.

« Qu'y a-t-il ? » lui demanda l'avocat.

Mais Fusako ne pouvait détacher son regard de la plante. Elle aperçut quelque chose qui tombait sur le plancher d'entre les feuilles. De petites choses tombaient : Ploc ! Ploc ! Et encore ploc ! Comme quand quelqu'un se suicide en se jetant dans le vide.

« Madame ? »

L'avocat suivit le regard de Fusako et il se retourna.

« Vous avez vu ? demanda alors Fusako.

– Quoi donc ? rétorqua-t-il, d'une voix qui laissait poindre un certain agacement.

– La plante, là. » dit Fusako, sans se laisser impressionner ; elle se leva et alla voir ce qui était tombé.

« Je viens juste de l'acheter à une vendeuse en porte-à-porte. »

C'étaient des escargots. Leur carapace avait environ deux centimètres de diamètre, et sous celle-ci leur corps était d'un blanc laiteux légèrement teinté de brun. Leurs antennes magnifiques se

dressaient doucement. Et dans la lumière du soleil ces escargots tout humides reluisaient, il y en avait quatre qui rampaient sur le plancher.

« Euh... »

L'avocat avait lui aussi quitté la table sans qu'elle le remarque, il se tenait à côté de Fusako et regardait la plante et le plancher à ses pieds.

« Des escargots ! Vous les voyez ?

– Je vois ça. Vous en faites l'élevage ?

– Bien sûr que non !

Fusako ne put s'empêcher de grimacer.

Je n'élève aucun animal. Pas même un chat en peluche, bien entendu.

– Euh... »

Les quatre escargots rampaient, puis s'arrêtaient. Sur le plancher de son propre salon.

« Ils sont tombés de cette plante. En faisant ploc ! ploc ! ploc ! Ils luisaient à la lumière, c'était beau ! »

Cette fois-ci, l'avocat n'émit même pas un « Euh... »

« Vous ne trouvez pas ça étrange ? continua Fusako.

Mais d'où est-ce qu'ils peuvent bien venir ? »

Ils laissèrent les escargots tranquilles, et retournèrent près de la table. Fusako avait soif. Elle alla dans la cuisine et sortit du thé à l'orge du réfrigérateur. Quand bien même son interlocuteur était venu avec sa propre bouteille de thé en plastique, elle ne se voyait pas boire toute seule, aussi revint-elle munie de deux verres.

C'était bien ça : aujourd'hui était un de ces fameux jours ! Fusako en était de plus en plus certaine. C'était un jour où quelque chose était parti de travers.

« Ce matin, il y a aussi eu un papillon de nuit qui est entré. »

Elle ne raconta pas comment l'espace d'un instant le papillon avait compris ce qu'elle lui disait. Parce qu'elle savait que même si elle lui racontait, il ne la croirait pas.

« À ce rythme, je me demande bien ce qui va encore surgir d'autre... »

– Et si nous en revenions à notre affaire ? dit l'avocat d'un air sérieux. Et il déplaça le verre de thé à l'orge qu'avait posé Fusako loin de la pile de feuilles.

– Je vous en prie. » répondit-elle, tout en se demandant ce qu'il pouvait bien y avoir d'écrit sur ces tas de papiers. Les détails que lui avait racontés Junnosuke ? Les reproches qu'il faisait à sa femme ? Ou bien l'agenda détaillé de leur vie maritale ?

Cela faisait six mois que Junnosuke avait quitté le domicile conjugal. Ce dont Fusako se souvenait, c'était le visage de Junnosuke ouvrant grand la bouche avec un « Annn ! » enfantin lorsqu'elle

pelait un fruit. Ou encore Junnosuke qui lui disait que ça le chatouillait dans le dos et qui lui demandait de le gratter, et elle avait beau le faire, il s'excitait : « C'est pas là ! Plus à gauche ! En haut ! Un peu plus à droite ! » Ou son expression amusée quand il lui disait : « Comme tu es naïve ! » La forme que prenait son bras quand il l'enlaçait en dormant tous les soirs. Ils s'entendaient bien, en fait, dans leur couple.

Alors, quand Junnosuke lui avait dit : « Arrête de te mêler de ce qui nous regarde ! », Fusako avait été extrêmement surprise. Elle avait rétorqué : « Nous ? », et elle avait rit comme une hystérique. « Tu as dit « nous » ?! C'est bien ce que tu viens de dire ?? »

« Quoi qu'il en soit... »

L'avocat était apparemment en train de dire quelque chose, mais Fusako n'y prêta pas l'oreille, elle s'étira et poursuivit :

« Quoi qu'il en soit, veuillez transmettre ceci à mon mari. S'il n'a pas envie de rentrer, libre à lui, ça ne me dérange pas. »

Même à elle ça lui semblait étrange, et pourtant c'était vrai. Junnosuke lui manquait, mais elle ne tenait pas spécialement à ce qu'il revienne. Il n'était pas là, c'était comme ça, et elle trouvait ça agréable.

Les escargots ne bougeaient plus, disséminés ça et là sur le plancher. L'avocat était parti, et aux yeux de Fusako qui se retrouvait toute seule chez elle, cette scène avait quelque chose de nostalgique, et d'apaisant.

« Vous êtes venus me chercher ? »

Elle leur avait adressé la parole par jeu, comme à son habitude.

« Où est-ce que vous allez m'emmener ? »

Les escargots restèrent immobiles. Dans la lumière du soir, ils étaient là, sans bouger.

Fusako avait un souvenir qu'elle n'avait partagé avec personne. C'était au printemps de ses sept ans. Sa mère était à l'hôpital pour accoucher, et ce soir-là, il n'y avait qu'elle et son père chez eux. Par la seule absence de sa mère, leur maison à un étage située sur les hauteurs de Tama semblait étrangement déserte et vaste, et la lumière du couloir comme le bruit que déversait la télévision dans le salon paraissaient d'autant plus factices par leur aspect familial ; Fusako se souvenait l'angoisse qui l'avait étreinte d'avoir été abandonnée seule avec son père. Était-ce des nouilles de sarrasin, ou bien des sushis, sur ce point ses souvenirs étaient flous, mais quoi qu'il en soit ils s'étaient fait livrer à domicile pour le dîner. Tandis qu'ils regardaient la télévision en attendant l'appel de l'hôpital, avait-elle parlé ou non avec son père, et de quoi ? Elle ne s'en rappelait plus. En tout cas, elle s'était sentie vaguement gênée, et anxieuse, mais il lui semblait qu'elle devait

garder cette peur pour elle, et elle avait fait de son mieux, autant que le pouvait une enfant de sept ans.

« Je vais me laver les dents. » avait dit Fusako, et elle était sortie dans le couloir. Elle avait fermé la porte coulissante derrière elle, mais au lieu de se rendre dans la salle d'eau au fond à droite, elle était allée dans l'entrée juste à gauche, et avait enfilé les sandales de sa mère. Elle avait ouvert doucement la porte à coulisse en essayant de faire le moins de bruit possible, et elle était sortie sur le perron. La nuit était douce, et l'obscurité était de toutes parts chargée d'humidité.

Pourquoi fit-elle cela, elle ne le savait pas. S'était-elle sentie soulagée en prenant une bouffée de cet air renouvelé de la nuit et avait-elle eu besoin de se rassurer plus encore ? Elle se mit à faire le tour de la maison. Bien avant cela déjà, lui était venue la manie d'observer l'extérieur de sa maison pour se rassurer. La nuit, surtout, lorsqu'elle apercevait la lumière des pièces depuis les fenêtres, ou bien la vapeur flottant au-dessus du tuyau argenté qui dépassait à l'arrière de la salle de bain, son esprit s'apaisait indiciblement.

Or cette nuit là, Fusako ne parvint pas à faire le tour complet comme à son habitude. Ayant quitté le perron, elle contourna la maison en la longeant, mais à l'instant où elle leva les yeux en direction du mur de clôture, elle fut comme figée, et ne parvint plus à bouger d'un pas. Sur le mur, partout, étaient collés des escargots. Une quantité d'escargots telle qu'elle n'en avait jamais vu autant. Plus on allait vers le haut, moins il y en avait, mais à hauteur de ses yeux, ils étaient serrés au point de recouvrir presque entièrement la paroi. Peut-être poussa-t-elle un petit « Hi ! ». Quand bien même elle le fit, ce fut d'une toute petite voix, après quoi elle ne fut plus capable de prononcer un son. Il y avait un réverbère de l'autre côté de la clôture, et sa lumière éclairait les escargots. Fusako les contempla, le souffle coupé. Des escargots, ça n'avait rien de rare, mais à en voir une telle quantité d'un coup, la variété de forme et de consistance de chacune de ces petites bêtes – les petites bêtes de cette nuit là, ce ne pouvait absolument être que des êtres de ce monde ci, c'est ce que Fusako se disait – ne pouvait que frapper l'œil de celui qui les observait, de manière transparente, ou autrement dit, de manière extrêmement claire.

Fusako ne s'enfuit pas vers la maison en hurlant. Elle retourna chez elle d'un pas lent, tranquille, comme si rien ne s'était passé. Elle ne dit rien à son père. Cette nuit-là, il arrivait quelque chose d'étrange à cette maison. Voilà ce qu'elle avait compris, avec une forme de résignation que l'on aurait presque pu qualifier de paisible.

Tôt le lendemain matin, le petit garçon dont avait accouché sa mère mourut, à l'issue d'à peine sept minutes passées dans ce monde ci, sans pousser un seul cri.

Leur ragoût aux haricots, c'est un régal, ici ! dit Haruka. Fusako s'entendait étonnamment bien avec sa belle-sœur ; elle avait le même âge qu'elle, mais elle était célibataire, et avait longtemps travaillé à l'étranger pour une agence de voyages. Même après la disparition de Junnosuke, Haruka avait continué à venir chez Fusako pour voir comment elle allait, et Fusako à lui faire livrer des aliments qu'elles avaient commandés pour elle, et elles avaient continué à se fréquenter.

Lorsqu'elle avait appris que son propre frère avait rencontré une autre femme, et qu'il avait quitté le domicile conjugal, le visage de Haruka n'avait pas laissé paraître le moindre émoi, elle avait juste rit tristement : « Ouah ! Ha ! Ha ! » Puis elle avait dit : « Quel imbécile ! » Cette manière qu'avait Haruka d'accepter les choses telles qu'elles étaient, sans en faire un drame, Fusako l'appréciait, et il lui arrivait même de se sentir plus légère à ses côtés.

Une soupe de haricots verts, un ragoût aux haricots blancs, une salade de tomates, des saucisses, du pain, voilà les plats qu'avait commandés Haruka pour Fusako, et ce restaurant allemand qui se trouvait à côté de l'agence où elle travaillait, c'était un peu sa « cantine ».

« Alors, comment c'était, la discussion avec l'avocat ? Il a dit où était Junnosuke ?

– Ça n'a servi à rien. Il n'a rien voulu me dire. » répondit Fusako, et elle avala une gorgée de jus de pomme. Elle l'avait versé dans une choppe de bière, et ça n'était pas facile à soulever tant c'était lourd. Peut-être que Haruka savait où se trouvait Junnosuke. Sans trop savoir pourquoi, voilà ce qu'elle s'était dit.

« Il est pénible, Junnosuke ! »

Haruka aimait la bière, et elle ne buvait que cela, même si elle n'était pas dans un restaurant allemand. Elle en buvait tant qu'elle pouvait, à tel point que Fusako s'étonnait de lui voir un corps si mince.

Le restaurant était bondé et animé, et il y régnait une atmosphère chaleureuse, pour ne pas dire familiale. Au premier coup d'œil, il y avait surtout des hommes d'affaires en costume. Cela avait tout d'un endroit où des hommes d'un âge relativement avancé et gagnant plutôt bien leur vie, aimaient venir accompagnés de leurs collègues ou de leurs subalternes, entre hommes. En apercevant, mêlée à eux, et assise seule à un siège du comptoir, dégustant d'un air posé un repas frugal composé d'un ragoût et d'une bière, une femme d'un âge certain – elle avait laissé pendre tout droit dans son dos ses longs cheveux dont plus de la moitié étaient blancs, et elle portait une tenue pour le moins originale, composée d'une chemise mauve et d'une jupe longue en jean – Fusako fut vaguement intriguée. Bien entendu, elle ne savait pas quelle était l'identité de cette femme, mais elle la trouva pleine d'aplomb et admirable.

« Connaisant le caractère de Junnosuke, si tu continues à refuser de divorcer, c'est certain qu'il finira par revenir se faire dorloter, mais je ne suis pas sûr que ça soit une bonne chose pour toi, Fusa-chan... dit Haruka.

– Si, si, c'est une bonne chose, répondit Fusako.

Enfin, c'est bien comme ça, à mon avis. »

Cet homme égoïste, intello, enfant gâté qui s'appelait Junnosuke, après tout, elle l'aimait, et il lui semblait même qu'elle le comprenait. Elle était même persuadée que Junnosuke le savait pertinemment. Elle ne le formula pas, mais c'était ce qu'elle pensait, et elle esquissa un sourire qu'elle voulait chargé de générosité.

« Ça n'a rien à voir, mais aujourd'hui c'est un jour où il arrive des événements bizarres. »

Adoptant un ton enjoué, Fusako raconta à Haruka ce qui s'était passé dans la journée. Le papillon de nuit pour commencer, puis la manière dont elle s'était faite insulter sans raison par la vendeuse faisant du porte-à-porte, les escargots qui étaient tombés comme des gouttes dans le dos de l'avocat, comment elle les avait recueillis avec sa pelle à poussière et les avait jetés dans le jardin au moment de partir : elle lui raconta tout à grands traits, et lorsqu'elle eut fini, Haruka plissa ses grands yeux et éclata de rire « Ouah ! Ha ! Ha ! Ha ! »

« Et en quoi est-ce que c'est bizarre ? Il y a des insectes partout, et à moi aussi il m'arrive souvent de me faire insulter sans raison. Les gens sont comme ça.

– Tu crois ? répondit Fusako, mais elle se disait que si dans le cas d'un papillon de nuit on pouvait effectivement parler d'insecte, ça n'était pas le cas d'un escargot, qui était plutôt, comment appelait-on ça, un mollusque.

– Mais oui. Tu es naïve, Fusa-chan !

Haruka coupa court, et elle changea de sujet.

Je me suis mise à la natation. C'est amusant, très amusant. Toi aussi tu devrais faire du sport, Fusa-chan. C'est mauvais pour la santé de rester enfermée chez toi toute seule à rien faire. »

Haruka lui décrivit avec entrain le lieu d'entraînement et le prix des leçons, le corps sculptural de son jeune entraîneur qui n'avait pas la moitié de son âge, et tout le reste, et elle conclut en disant : « Ça te ferait le plus grand bien, au corps et à l'esprit, j'en suis sûre ! et, déglutissant bruyamment, elle avala sa bière avec délectation.

– Oui, sans doute. »

Fusako qui n'avait aucun intérêt pour la natation fit un vague geste d'acquiescement, tandis qu'elle faisait rouler dans sa poitrine les mots que Haruka avait eus juste avant. Les gens sont comme ça...

Vraiment ? se demanda-t-elle. Est-ce que c'est vraiment le cas ? Vous avez bu toute seule hier soir, hein ? Le ton vulgaire de la vendeuse faisant du porte-à-porte résonna à ses oreilles, et Fusako se

recroquevilla instinctivement. Je vous comprends, moi, madame. Sinon, vous avez un chat, hein ? Enfin, quand je dis un chat, je parle pas d'un vrai, mais d'un chat en peluche.

Si les gens c'était ce genre de femme, alors elle trouvait les papillons de nuit et les escargots plus sympathiques. Bien plus sympathiques, familiers même. Pendant qu'elle se faisait cette réflexion, elle tendit sa fourchette vers la salade de tomates surmontée d'oignons émincés.

« Je vais aux toilettes. » avait dit Haruka et elle s'était levée de table, mais quand elle revint Fusako eut du mal à en croire ses yeux.

« Tu le trouves comment ? Je me le suis offert. »

Debout à côté de la table, les bras ouverts, Haruka était en maillot de bain. Elle avait beau avoir été par le passé une femme aimée des hommes, à présent que son corps s'était grandement affaissé, il y avait quelque chose d'insupportable à la voir dans cette tenue.

« Haru-chan...

Submergée par la surprise, Fusako ne put rien dire de plus, et son corps se raidit de honte.

– C'est un maillot de compétition, alors ça écrase un peu la poitrine, mais dans ce matériau, les couleurs rendent super bien, tu ne trouves pas ?

– Si, tout à fait ! » Celle qui répondit ainsi, ce fut la vieille femme assise au comptoir.

« Il vous va très bien ! »

Mais pourquoi s'était-elle habillée comme ça dans un endroit pareil ? Les paroles restaient coincées dans la gorge de Fusako, et elle ne parvenait pas à parler. Parmi les nombreux autres clients qu'il y avait dans le restaurant, pas un ne prit un air surpris. On aurait dit que c'était comme si ils trouvaient ça tout à fait banal de se mettre en maillot de bain dans un restaurant allemand.

Le vacarme se fit plus lointain. Les plats, la table, les autres clients, tout ce qui se trouvait là devint extrêmement lointain. Fusako sentait avec force qu'elle seule s'extirpait de ce monde. C'était la même sensation qu'autrefois, lorsque l'homme était apparu dans la cour de l'école.

Dans l'ombre de la choppe de bière encore remplie jusqu'à la moitié de jus de pomme, elle aperçut un escargot qui rampait. À cause de l'eau de condensation dégagée par la choppe, ce coin de la table était mouillé. Elle tourna son regard vers le haut : un papillon de nuit brun clair, dont il lui sembla qu'il était à présent son ami, voletait en battant des ailes tout contre le plafond.

(D'après « Le piège sucré – Recueil de 8 nouvelles », édition de poche Bunshun.)